

## Séminaire « D'où réinventer la psychanalyse aujourd'hui ? », le 23 09 21

### ID... ?

1. Pour reprendre le fil qui oriente le travail de notre groupe depuis deux ans, je lis d'abord ces quelques lignes écrites par Jacques Hassoun dans un paragraphe conclusif de son article « *Psychanalyse et anti-psychiatrie : folles histoires* » (extrait p145/155 du numéro spécial de *Che vuoi ?*, qu'on a parcouru l'an dernier) :

« Pour conclure, à l'heure où les déliaisons mortelles sont à l'œuvre en l'espèce de la montée des réflexes ethnocistes tribaux, peut-on tourner le dos **au symptôme social** et continuer à se prétendre psychiatre ou psychanalyste ? Ici ou là, la réponse est désormais donnée : il n'y a pas de groupe d'analystes et il n'est pas de psychiatre qui, à un moment donné de son parcours n'interroge sa pratique à la lumière **du politique d'une part et de l'inconscient d'autre part.** »

Ce texte m'a retenu à trois titres au moins :

- D'abord, il rappelle (en l'occurrence, il anticipe plutôt) notre décision d'interroger notre pratique pour autant qu'elle insiste dans *l'actuel*, de l'interroger **en fonction de ce qui nous vient du Dehors social**, de ce qui y fait malaise, malaise voire détresse à élaborer alors peut-être comme « symptôme social » selon l'expression de JH dans la mesure où elle émeut la subjectivité singulière de qui en fait l'épreuve.

Ce qui nous porte à se rendre attentif à l'actuel de ce malaise, non pour y prendre position politique *en tant que psychanalyste* – ce qui est possible et sans doute souhaitable par ailleurs *en tant que citoyen ou terrien* – mais pour en réinventer une clinique à la hauteur des enjeux de l'aujourd'hui (cf notre argument général : *d'où réinventer la psychanalyse aujourd'hui ?*)

Il y a donc cette exigence pour l'analyste de ne pas se figurer extra-terrestre et de ne pas se vouer abstraitement à la Structure hors l'Histoire où elle se fait événementielle, mais cela n'implique pas à l'inverse de se fondre dans un sociologisme (comme c'est le cas dans une certaine idéologie venue d'outre-atlantique, on en reparlera), mais **de mettre en tension** ce que JH sépare ici comme « *le politique d'une part* » et « *l'inconscient d'autre part* », tout son travail, je crois, s'étant employé à effectuer ce *partage* (il parle parfois de disjonction), et néanmoins, *de ce non-rapport*, à en faire paradoxalement *lien*, un nouage toujours à faire en acte, qui ne vaut que par l'écart, la tension « entre » qu'il produit.

- Le deuxième point qui me retient *particulièrement* dans cet article, c'est ce qui est condensé dans le titre par l'expression « *folles histoires* », histoires de groupes qui ont vécu intensément cette tension entre sujet et collectif, entre psychanalyse et politique, et qui font l'objet même de ce texte. JH y retrace en effet les multiples et souvent contradictoires tentatives un peu folles dans leur radicalité qui se sont multipliées dans l'effervescence de la décennie 65-75, jusqu'au sein ou en marge de l'EFP, dont des titres de revues comme « *garde-fous* » ou « *cahiers pour la folie* » par exemple font trace.

Folie sans doute que ce « maximalisme » qui a finalement tourné court dans le grand mouvement de normalisation réactif qui a suivi. S'il n'en cultive pas la nostalgie et prend acte que « *folles elles le furent sûrement* » (c'est le dernier mot du texte), il n'en retient pas moins que, certes folles, « *ces années ne furent pas aussi déraisonnables qu'on peut le penser* », et qu'au regard « *de l'offensive des généticiens et chimiothérapeutes ... et de l'idéologie reganienne* » qui ont détourné voire retourné ces ouvertures, il « *reste que malgré l'effondrement des (folles) espérances, ces avancées ont produit un autre regard sur la folie* »,

ce « qui nous amène ici aujourd'hui à poser la question de l'Histoire et de ce qui, de l'Histoire, fait trace dans l'inconscient ».

- Mais c'est le troisième aspect du texte qui me retient surtout car il nous met directement en phase avec la question spécifique que nous avons choisie en juin pour amorcer notre travail de cette année, à savoir celle de l'identité et de l'identification, envisagée à partir de la montée menaçante qui peut sembler irrésistible dans le social des revendications et propagandes identitaires, et qui se présentent sous diverses formes comme on le verra. Dans cet écrit de 1993, il est remarquable que JH ait eu déjà la clairvoyance de repérer ces « *déliaisons mortelles ... en l'espèce de la montée des « réflexes ethnistes tribaux* ». Que dirait-il à l'heure où un Zemmour propage le virus identitaire via des médias qui pour ce virus-là n'offrent pas le moindre masque?

Le discours analytique est singulièrement convoqué sur ce point, et nous sommes engagés à en répondre, à partir de nos élaborations déjà faites sur cette question et qu'il nous faut alors d'autant plus actualiser ou *actualiser* comme j'avais proposé de l'écrire pour être au plus près de ce que JH appelle *l'actuel*, car il me semble que la situation est plus complexe qu'il ne paraît. Je vais tenter d'en rendre compte, pour le moment de façon très approximative et tâtonnante, juste pour amorcer des pistes de discussion, qui pourra se poursuivre cette année.

2. *L'identité*, sa formule *logique*, c'est  $A=A$ , point : c'est non-A exclu, à exclure. Elle a sa valeur dans le champ de la science (même si il y a des logiques opératoires dans ce champ qui sont autres). *L'identitarisme*, c'est une idéologie qui vaut dans le champ social et consiste à promouvoir le principe d'identité comme critère (politico-social) pour penser et promouvoir ce qui doit avoir lieu dans ce champ de la réalité sociale, c'est-à-dire entre (et pour) les individus qui la composent.

S'il est vrai qu'il apparaît que notre temps est de plus en plus travaillé par l'obsession de « *son identité* », la première chose à considérer est de se demander à quel « *son* » cette « *identité* » se rapporte, et il y a là une première complexité de la situation, les « *sujets* » (j'entends ici sujet au sens grammatical) auxquels s'attribue ce souci d'être ce qu'on est et ne surtout pas être ce qu'on n'est pas, ces « *sujets* » donc sont de divers ordres et s'emboîtent les uns dans les autres, en se cachant plus ou moins les uns derrière les autres voire se contredisant mutuellement, tout en répondant de la même exigence identitaire.

On peut distinguer quatre « *strates* » où se concrétise cet identitarisme, ou plutôt deux fondamentales, chacune des deux incluant une version plus « *resserrée* », particulière, mais qui s'insère (comme une « *espèce* » dans le « *genre* ») dans la principale.

(1a) Le plus visible de cette rage identitaire parce qu'elle s'étale sur les écrans de toute sorte et tend actuellement à phagocyter tout le champ du débat politique en cours, c'est « *l'identitarisme* » nationaliste, xénophobe, et chauvin jusqu'au « *souchien* » c'est-à-dire retrouvant in fine les « *réflexes ethnistes tribaux* » comme dit JH, et qui diffuse très très largement au-delà des groupuscules dits « *identitaires* ». On dira que ce n'est pas nouveau, que c'est une longue histoire voire l'histoire elle-même de se revendiquer d'une Patrie, d'une Nation, ou d'un « *Peuple* » pensé comme ethnie (fût-elle dite « *culturelle* » pour ne plus dire raciale). Le « *tribal* » ne date pas d'hier, bien sûr, mais on pouvait penser, en particulier depuis le nazisme qui a poussé à son comble l'horreur raciste et génocidaire de cette logique identitariste, que c'était enfin derrière nous et que les discours républicains ou démocratiques et l'idéologie mondialiste nous garantissaient sinon de retours du

refoulé ici ou là, du moins d'un *retour dans le réel social* qui aille jusqu'à prendre possession de la place publique, même et surtout mondialisée.

(1b) En changeant d'échelle (mais non de « nature ») il y a les dits « communautarismes », mot à la mode, où le *nous identitaire* concerne des groupements infra-étatiques supposés rassembler des individus sur la base d'une propriété commune qui les identifie *entièrement et exclusivement*. Le problème, c'est que ce mot circule dans tous les sens, souvent pour dénoncer de supposés communautarismes (en ce sens identitariste) qui ne le sont pas réellement ou pas encore, qui sont en fait des regroupements sur tel ou tel trait partiel de toute sorte, ce qui est « naturel » au sens même d'être le fait social de base et ne pose pas problème en soi ; le problème est surtout que ce signifiant non seulement peut finir par *produire réellement* de tels replis (selon l'induction performative: « vous êtes ceci, nous dites vous... donc nous le devenons ») mais que sa prégnance dans le discours en véhiculant le fantasme, fait prévaloir cette norme, qu'on la dénonce ou qu'on l'assume, c'ad contribue à construire la référence identitaire comme référence dominante du discours, aux dépens de toute autre considération qui ferait valoir l'hétérogénéité.

(2a) Plus radicalement (ce n'est pas qu'une question d'échelle), en arrière de ces « nous » identitaires, et *se dissimulant derrière tout en l'alimentant*, il y a **l'identitarisme sans doute le plus fondamental de notre époque, celui qui enjoint l'individu d'être identique à lui-même, en auto-référence**. Il est certes démenti (dédié) dans le discours officiel explicite actuel, mais il est fabriqué de façon immanente et continu par le fonctionnement actuel du social : c'est *l'homo economicus* centré sur son seul « intérêt » et tel que le management, qui n'opère pas que dans les entreprises mais maintenant dans tout le social y compris sur sa face proprement politique, tel que le dit management donc le fabrique en promouvant un supposé « entrepreneur de soi » en concurrence avec tous les autres (avec tous ses avatars sur le versant consumériste : « développement personnel », etc ...). C'est une face de ce que Lacan appelle le « discours capitaliste », qui interprète perversement la belle idée de démocratie par où le collectif se débarrasse d'un Tout Autre transcendant (c'ad du théologico-politique), **en retournant comme un gant la transcendance pour l'insérer en chaque Individu supposé s'auto-engendrer, en moins pire dans l'ignorance des autres - sinon en les piétinant**. Cette *reterritorialisation sur le corps propre* pouvant dès lors de surcroît justifier voire engendrer précisément ces communautarismes, nationalismes ou ethnicismes qu'on a dénoncés plus haut, en ce qu'il est tenté par là de sortir de cet enfermement sur soi, souvent de la pire manière en reconduisant le principe d'identité du moi entrepreneurial ou en « développement personnel, à un nous identitaire exclusif et excluant.

(2b) Enfin, toujours plus près de l'intime que rencontre notre clinique (qui opère à partir de l'individuel, au un par un), il y a, venu pour une grande part d'Outre-Atlantique depuis trente ans et qui accélère sa propagation, une revendication nouvelle, celle de décider de son *identité sexuelle et/ou sexuée*, par delà le « destin anatomique », le « genre » relevant alors des seuls conditionnements culturels. Ce qui interroge donc directement la question de la *différence sexuelle* plus précisément du *différend sexuel* telle que les théorisations analytiques jusqu'ici l'ont élaborée de différentes façons (mais quant à elles, toujours incluant l'altérité, le désir de l'Autre). Plus précisément, il y a à propos de ce souci d'identité sexuelle deux degrés à ne pas confondre a priori : (2b1) Le premier est relativement ancien, il s'agit de ce souci parfois angoissé, surtout chez des jeunes de savoir s'ils SONT *ou* hétéro *ou* homo, caractérisant donc ce qui s'appelle désormais « l'orientation sexuelle », aussi vieux peut-être que la parlêtre mais qui se pose désormais en terme *d'identité à décider, d'un « être en soi » qui ferait identité de soi*. J'ai par exemple eu des

adolescent.e.s il y a vingt ans déjà qui venaient a priori pour ça : pour savoir *quoi ils « sont »* et pouvoir le « déclarer » comme une identité foncière.

(2b2) Ce qui est plus récent et problématique, c'est un tour de plus, ne concernant plus le rapport à *l'Autre sexe* quel qu'il soit, mais la « nature » même de ce qu'on *est comme « sexe »*, en l'occurrence ou homme ou femme, l'assignation anatomique de naissance pouvant être mise en question par une « certitude » intime de n'être pas né dans le « bon corps », et faisant prévaloir que l'assignation du genre n'est là qu'une acculturation forcée tout en en concluant paradoxalement qu'il y a dès lors lieu de changer charnellement la sexuaiton anatomique du corps pour le rendre conforme à sa certitude identitaire ! On a dans notre groupe abordé ce phénomène médicalement dit de « disphorie de genre », à travers le film sur Sasha en particulier, et il y a sur le site du Cercle une video d'un Mercredi récent (6/8 mois) avec le docteur Chambry qui nous a présenté magistralement la question. Elle est complexe, mais du point de vue de la problématique identitaire qui nous occupe cette année, j'en retiens une occurrence singulièrement troublante pour nous de cette exigence de fixer une identité individuelle puisqu'on va jusqu'à prendre le risque de charcuter sa propre anatomie, même au prix de sacrifier une sexualité effective, pour pouvoir dire « ce qu'on est », le proclamer à soi et à la face du monde, sur la base d'une supposée certitude de son « être-sexe » intime. D'autant plus troublante d'ailleurs que l'avancée psychanalytique n'y est peut-être pas pour rien, les formules lacaniennes de la sexuaiton par exemple engageant sur la voie de ne pas rabattre la distinction masculin/féminin sur la formule freudienne « l'anatomie c'est le destin », même si bien sûr la dimension de « l'Autre sexe » maintient en psychanalyse l'ouverture à l'altérité et prévient par là le processus toujours ouvert d'identification en deçà de la proclamation identitaire.

3. Ceci dit, en pensant à notre propos d'aujourd'hui, et après avoir lu cet été le gros bouquin d'Eric Marty récemment paru, « *Le sexe des modernes* », il m'est apparu que c'est encore plus compliqué et paradoxal que ça. Ce livre est une étude très fouillée et précise des discours élaborés dans le monde anglo-saxon depuis quarante ans, à partir de ce qu'ils ont reçu là-bas de la pensée européenne des années 60-80 sous le nom de « French théorie » (amalgamant Barthes, Deleuze, Lacan, Derrida, Foucault, etc...), et qu'ils ont progressivement *détournée* pour en forger une mouvance de pensée dite « moderne » ou post-moderne singulièrement centrée sur la question du sexe et qui nous est retournée ici-maintenant depuis quelques années. Ces discours sont multiples et mouvants, souvent conflictuels entre eux, comme en témoigne le parcours même de Judith Butler que E.Marty privilégie exemplairement dans son livre, mais tendent  *finalement*  à promouvoir un mouvement idéologique qui se veut radicalement subversif, bien plus que ne l'aurait été la subversion freudienne en son temps, la psychanalyse telle du moins qu'ils se la représentent apparaissant comme une vieillerie conservatrice.

On aura peut-être (ou pas) l'occasion ou le courage de regarder de près ce qui se dit dans le détail de ce livre, difficile à lire peut-être mais très rigoureux je crois, et d'ailleurs, entre parenthèses, il est envisagé d'inviter peut-être dans l'année Marty au Cercle. Je n'en retiendrai ici, du point de vue de la question identitaire, que la « pointe extrême » de ce mouvement dit « queer », ou LGBTQI+n... qui va au-delà de la dite « disphorie de genre » c'ad du « changement de sexe », lequel comme on l'a vu appuie encore sa revendication proprement identitaire sur la différence des sexes puisqu'il s'agit justement d'en changer. Mais la dynamique propre de ce mouvement aboutit,  *par un passage à la limite et une sorte de renversement soudain* , à valoriser absolument la *trans-formation* perpétuelle et pour elle-même, ce pourquoi dans cette extrémité on ne parle même plus de *transsexuel* ou de *transgenre* ni même de trans-identité mais de **trans** tout court, ce dont les tenants s'appellent « non-

binaires ». Si l'on regarde bien, *cela revient à dissoudre alors non seulement une identité fixe – pourquoi pas ?- mais toute identification* qui ne serait pas aussitôt à déjouer, promouvant une sorte de nomadisme radical, peut-être pas si loin de ce que Lacan appelait les « non-dupes », ceux qui « errent », non-dupes de tout repère.

Cela peut paraître étrange et improbable, cette coexistence de deux pôles parfaitement contradictoires dans le même mouvement où ils sont amalgamés dans le sigle LGBTQI+... (dont E.Marty relève d'ailleurs certaines incompatibilités inaperçues, le T de trans qui concerne l'identité de genre par exemple càd le « sexe qu'on est » s'opposant aux LGB qui concernent l'orientation sexuelle), càd l'objet de son désir) :

. *d'un côté, le plus visible actuellement, il y a une affirmation identitaire radicale* (je suis Tel et non pas Telle, ou l'inverse, au point de détruire toute trace de *l'Autre sexe en moi*, jusqu'en mon corps même, à refabriquer univoquement),

. *et de l'autre côté (« non-binaires »), moins aperçu mais sans doute plus redoutable, un refus radical d'être assigné à une identité quelle qu'elle soit*, un mouvement incessant de déconstruction de tout repérage de soi au prix d'une errance indéfinie, un « nomadisme » intégral qui traque tout repérage.

Ça peut paraître anecdotique mais il me semble qu'il faille prendre la chose très au sérieux, car à mon sens ce n'est pas qu'un épiphénomène marginal de minorités agitées ou un effet de mode qui va passer, comme j'ai entendu certains collègues le dire pour s'en rassurer un peu vite. *Les deux extrêmes font couple*, au sens où on peut y retrouver quelque chose de ce que Deleuze-Guattari avaient intuitionné dans ce fameux couple infernal (déjà infernal à le prononcer !), de « déterritorialisation/reterritorialisation ».

**La déterritorialisation** peut correspondre à ce que Lacan écrit « discours capitaliste », en quelque sorte dans sa « pureté » de fonctionnement en « roue libre », càd non plus compensé par des compromis avec le discours du Maître à l'ancienne : à savoir comme une machine automate qui s'autorégule (en principe, dans les faits : asymptotiquement) : logique machinique déjà opérée par la fiction du « Marché » vieille comme le capitalisme mais qui est de plus en plus irrégulé (« en roue libre ») et maintenant servi et exacerbé par la technologie informatique et l'IA, qui tendent à éliminer *in fine* toute individuation singulière, toute singularité psychique, tout questionnement et processus d'identification, chaque Un étant tendanciellement parfaitement interchangeable dans des places prédéterminées d'un système global et ne valant qu'en fonction de cette place. D'où *protocolisation* de toute activité (pas seulement au travail), càd décomposition de toute activité en items numérisables et recomposés en dispositifs machinisables...

Mais alors, l'appel à « l'identité à soi-même » (relevée ci-dessus : 2a) s'avère n'être qu'un simulacre (dont la nécessité est idéologique) qui dissimule un vide abyssal du sujet sans consistance autre que de fournir l'énergie pour obtenir la conformité à cette fonction au sein de la machinerie sociale, comme l'écrit cyniquement Marie-Anne Montchamp, présidente de la fondation *FondaMental* (sic), qui caractérise ce qu'elle appelle la nouvelle « gouvernementalité » par « **le fait de créer les conditions pour que la personne puisse produire à sa manière et avec ses stratégies propres, pour parvenir au résultat que l'on attend d'elle** » !

**Les « reterritorisations » identitaires** communautaires - sexuelles, religieuses, diagnostiques... ou nationalistes, ethnicistes, tribales etc... prenant alors valeur de *réactions* à cette anonymisation « FondaMentale ». Et, comme un couple de forces opposées en Physique fait tourner rond autour d'un axe, l'identitarisme tueur de tout autre que soi (sa petite entreprise de soi-même) s'allie à sa force jumelle opposée, càd à la force désidentifiante tueuse de la vie psychique singulière donc du

sujet qui en répond, *les deux étant conjointement meurtrières de l'instance de l'Autre, de l'hétérogénéité intrinsèque à soi-même et extrinsèque avec les autres.*

La psychanalyse est directement concernée par cette focalisation de la question identitaire via le « phénomène trans » sur la question du sexe et du genre et qui est finalement contradictoire car, comme E.Marty le résume à la dernière page,

à la fois il s'avère « *un hypernominalisme, une revendication effrénée du nom homme/femme qui restaure le sexe comme un artefact* », c'est-à-dire exacerbant l'identitarisme individuel (je suis ceci, pas cela, tel est mon Nom propre, ce qui me définit jusque dans le réel même de mon corps),

... et à la fois, sur son versant « purement trans » et désindividualisant il s'inscrit « *dans un plus vaste processus, celui du **transhumain**, ce grand projet ultra libéral du XXI<sup>e</sup> siècle : corps cyborg, corps soumis aux milieux chimiques, cybernétiques, technologiques devenus coextensifs à nos vies* », ce transhumanisme visant en l'occurrence non seulement à fournir des prothèses technologiques mais à rédimmer, abolir, le vivant humain, sa « réalité psychique » au sens de Freud, en réduisant les « sujets » à des éléments purement fonctionnels dont seule compte la conformité comportementale aux schémas algorithmiquement écrits.

Autrement dit, la question telle que véhiculée par l'idéologie LGBT-trans porte préférentiellement sur l'identité ou la non-identité en tant que sexuelle et regarde en cela directement la psychanalyse qui s'est construite sur la différence voire le différend sexuel jusqu'à poser l'axiome lacanien du non rapport sexuel. Mais, de ce couple de forces qui fait *tourner rond* le discours capitaliste, l'enjeu va au-delà, il porte, disons pour dire vite, sur la **forclusion de l'Autre**, de son instance aussi « inexistante » soit-elle dite finalement en analyse mais pas moins requise comme fiction de vérité, qui pour être de l'ordre du *semblant* n'est en rien un *simulacre* à néantiser puisque seul il fait se tenir un sujet au registre symbolique dont s'étoffe l'humain comme tel.

4. Redoutable perspective donc qui bouscule nos théorisations établies et partant nos pratiques, ce qui se marque depuis quelque temps par des interprétations conflictuelles entre psychanalystes, qui peuvent prendre la figure d'un conflit politiquement indexé entre « réactionnaires » et « progressistes » ou « modernistes ». Mais il faudrait peut-être envisager plutôt la question autrement sans se laisser prendre à ce piège, d'autant plus que le discours analytique est intrinsèquement plus équivoque bien sûr que ne le supposent (de trop loin) les dits modernistes comme (de trop près) les dits conservateurs : il n'y a pas lieu d'être assigné à choisir entre l'être clos sur lui-même et le devenir inconsistant ouvert à tout vent, car il n'y est pas en effet question en psychanalyse, *d'identité versus non-identité* mais *d'identification*, c'est-à-dire de *processus* et non *d'état*, de flèches du désir et non de points d'ancrage quoique pas sans repérages. C'est du moins ce qu'il nous faudrait, je pense, travailler à partir même de la clinique, et de textes en reprenant les dialectiques complexes que 120 ans de psychanalyse ont déjà élaboré et en réinventant des modalités à l'ordre du jour qui puissent répondre de la nouvelle situation qui nous est faite dans le discours social dominant.

Claude a proposé pour une prochaine fois de reprendre des acquis de la psychanalyse sur l'identification. Je voudrais juste quant à moi pour finir esquisser, indiquer, quelques possibilités de travail futur qui me viennent à l'esprit pour le moment et qui pourront éventuellement nous aider à déployer une pensée renouvelée de cette question cruciale.

Trois abords, de factures très différentes :

**(a).** La première idée, c'est de faire un détour par un discours non précisément psychanalytique puisqu'il reste religieux mais qu'il a avec lui quelques affinités, à savoir ce que dit la rabine Delphine

Hortwiller en particulier dans son court livre intense et plein d'humour titré *Le rabbin et le psychanalyste*, où elle cite d'ailleurs l'écrivain Amos Oz (qui lui se dit non religieux), à propos de son livre au titre explicite, *Juif par les mots*. Il ne s'agit pas pour nous d'entrer dans la vieille question, « la psychanalyse est-elle une histoire juive ? », mais d'y relever des formules très intéressantes sur sa façon de concevoir la dite « identité juive », soit ce que peut répondre un juif à la question « qu'est-ce qu'être juif ? » à quoi Amos Oz pour sa part donne pour réponse qu'elle est « *comme identité indéfinissable* », surtout au titre d'une supposée *communauté*, terme que d'ailleurs Delphine Hortwiller n'aime guère ; je cite Amos Oz : « *Nous les juifs sommes incapables de tomber d'accord avec une phrase commençant par nous les juifs* ». Et DH rappelle, à partir de l'histoire d'Abraham, que « Hébreu » signifie « *quelqu'un qui passe, quelqu'un qui traverse... jamais défini par le lieu de ses racines, mais par le fait qu'il ait rompu avec elles ... En un mot, son identité est définie par une non-identité à son origine et une rupture avec elles* ».

D'où ce qu'elle dit de cette vertu par excellence que serait la « fidélité », le plus souvent prise comme une fixation maintenue à un état premier pouvant réifier une identité pérenne, et qu'elle décline au contraire comme une paradoxale *infidélité à cet état de fidélité* ou aussi bien *fidélité à l'infidélité* en quoi aura consisté **l'événement** de s'arracher à son lieu d'origine, ou comme elle dit avec son humour acéré, « *fidélité à une infidélité fondatrice qui dit à chacun : si tu veux rester, casse-toi* » - ce dont elle gratifie d'ailleurs Freud lui-même, ce « juif-mauvais juif » selon ses propres mots.

Je n'en dis pas plus aujourd'hui, on pourra peut-être en reparler quand éventuellement vous l'aurez lu. C'est intéressant aussi par le rapprochement qu'elle fait (avec Amos Oz) entre ce qu'on pourrait appeler « l'être-en-devenir-juif » et « l'être-en-devenir-lecteur », qui resterait à confronter à un « être-en-devenir psychanalyste », et de là, s'interroger jusqu'à quel point on pourrait soutenir des analogies entre ces « identités » problématiques...

**(b).** Une deuxième approche possible de la question qui me vient en tête, serait un article théorique rendant compte de la pratique analytique, signé Christian Fierens et qui, comme il écrit « *nous enseigne sur la méthode analytique* ». Article paru dans *Essaim* n°40 sous le titre: *Manque d'identité, procès de l'identification* (je pourrai le scanner et l'envoyer). Il vise à penser une pratique psychanalytique comme *fabrique du sujet*, lequel est comme tel foncièrement « *en manque d'identité* », dans l'ouvert d'un *processus* d'identification qui ne vise aucune identité du sujet, qui ne s'arrête sur aucun point d'identité mais, y passant de proche en proche, vaut par sa *relance*. Pour en donner un avant goût, j'extrais cette citation parmi d'autres possibles :

« *Au lieu de définir le cheminement analytique comme une technique tendue entre une identité de départ et une identité d'arrivée, il faut d'abord comprendre le procès (procès d'identification) où viendront place secondairement des points d'accrochage provisoires (les identités qui servent de point d'appui pour développer le procès)* ».

On peut noter que cette conception se situe plutôt sur le bord de ce qui privilégie dans l'analyse la déconstruction de l'identité présupposée, du côté donc, apparemment, de ce que les « non-binaires » du mouvement *trans* cherchent à promouvoir dans le social, à ceci près bien sûr que ce n'est pas une politique visant à subvertir le social mais une éthique orientant une pratique singulière, et surtout que loin de forclure l'Autre, cette conception de la « méthode analytique » en fait au contraire la boussole essentielle, à savoir « L'Autre-toujours-Autre » (jamais Un) comme le dit Lacan dans *Encore*. Ce qui situe cette voie comme une interprétation d'un certain lacanisme, celui qui insiste sur « *le manque, la coupure, la cassure* ». Ces trois derniers termes se trouvant d'ailleurs ceux là-mêmes que DH utilise pour caractériser aussi le judaïsme, rajoutant : « *On se méfie de tout ce qui fait Un, de tout ce qui fait complet, de tout ce qui fait entier* », se méfier donc de ce qui caractérise

l'identitarisme, et pour enfoncer le clou : « *c'est comme s'il fallait toujours laisser de l'incomplétude à l'œuvre* ».

**(c).** On peut néanmoins, et c'est ma troisième proposition de travail, partir de l'autre bord, à savoir de l'exigence de poser ou supposer une énigmatique identité ou identification première, primaire ou primordiale, qui assurât comme une consistance fondamentale au sujet, rejoignant ces zones de la pensée freudienne assez mystérieuses où il est question de « sujet réel », de « pré-sujet », cette espèce d'ombilic freudien contre-versé (par Lacan en particulier) du dit « narcissisme primaire », qui ne se laisse peut-être pas si facilement écarter ou recouvrir par le « narcissisme secondaire » ou l'identification spéculaire dans le miroir, etc...

Et là, ce n'est pas en recourant à un texte que j'aurais envie d'en parler mais à partir d'un cas clinique, d'une « expérience », dont je ne dirai rien aujourd'hui, sinon qu'elle pose la question non pas d'une identité *d'être* mais de ce que j'appellerais plutôt volontiers une *mêmeté d'exister* pour dire la nécessité énigmatique d'une *continuité temporelle* foncière, comme condition *sine qua non* de l'émergence d'un sujet (une consistance temporelle et non ontologique). Façon peut-être de reprendre l'énigme du narcissisme primaire à nouveaux frais, en rejoignant éventuellement ce que certains, certaines surtout comme Michèle Montrelay, s'efforcent de travailler, et qui peut nous mener aussi à approfondir la clinique du féminin et peut-être aussi celle de certaines dites psychoses ?

Voilà, ce ne sont que des suggestions, parmi d'autres que vous pouvez faire...

D'où cette étrange expérience, affolante, traversée récemment trois fois quatre heures réitérée, d'une perte brute de ce qu'on ne savait même pas être sa mêmété, cette traversée d'un temps sans nulle durée, fil de mémoire (et pas seulement film d'histoire) hâché en autant d'instantanés sans rapport. Comme Nietzsche imagine la pure sensation animale pour autant qu'il ne se voit pas voir.

Soit en témoin un texte connu sous les yeux, un écrit déposé là. A l'instant t1, on aura lu sur la page un texte cohérent, quoique pas sans un soupçon d'étrangeté qui lui viendrait d'on ne sait quelle vigilance encore vacillante, que ce n'est pas ce qui est écrit. A l'instant t2, dont l'intervalle avec le premier est hors toute mesure, la lecture aura donné un tout autre texte, tout aussi cohérent, et tout aussi étrangement différent de ce qui aurait été lu précédemment... et t3, et t4,... jusqu'à être revenu à flot du monde présent comme on aura échappé par hasard à noyade, et ainsi retrouver le texte tel que lu initialement, hébété d'avoir connu cette apnée d'existence, ou suspension d'insistance à être, mais soulagé de rechausser les sandales de soi qui finalement l'attendaient quand même au bord du cratère ferme. N'est pas Empédocle qui veut...